

Le faiseur de dogmes

G.K. Chesterton

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

G.K. Chesterton,
Les Contes de l'arbalète, L'Age d'homme, Lausanne 2007, 188 p.

James Joyce, élève des jésuites de Dublin dans les années 1890, aurait pu devenir un cardinal de la sainte Eglise catholique romaine et même un grand inquisiteur, tant il était nourri de scolastique et en particulier de théologie thomiste. Au lieu de quoi, il préféra renier la foi de ses pères, dépenser son bien avec des filles et écrire des romans pornographiques.

Tandis qu'il s'éloignait mélancoliquement du catholicisme, Gilbert Keith Chesterton, lui, sorti du bague du protestantisme unitarien, arrivait à Rome à bride abattue pour se convertir, à la suite de Manning, de Newman, de Hopkins, de Wilde et de tant d'autres, à l'Eglise militante dont il allait devenir l'un des plus flamboyants lumineux. Cela se passait il y a plus d'un siècle.

Chesterton devint rapidement célèbre en Angleterre, croisa intellectuellement et spirituellement le fer avec Kipling, Shaw, Welles, comme un mousquetaire avec les gardes du cardinal, comme un croyant avec un nihiliste ou un néo-païen orphelin de ses faux-dieux, et sa réputation franchit la Manche. Il fut lu et admiré en France d'esprits tels Etienne Gilson, Paul Claudel, Charles-Albert Cingria et de l'ordre des dominicains au grand complet. Que d'eau a coulé sous le pont Mirabeau depuis ces heures héroïques ! Les Editions l'Age d'homme, championnes des causes romanesques perdues, publient ou republient chaque année depuis 1980 une œuvre de cet auteur. Le

dernier en date de ces livres a paru en 2007 et s'intitule *Les Contes de l'arbalète*. Ils sont au nombre de huit et constituent autant de travaux herculéens s'imbriquant les uns dans les autres. Ils ont pour héros des personnages qui se sont donné pour tâche de relever un défi : accomplir une chose réputée proverbiallement impossible.

La folie comme sagesse

La folie ou l'excentricité est l'un des traits dominants du caractère anglais. Folie active, et non dépressive, foi agissante, militante, qui s'apparente à celle de Don Quichotte. En réalité, les héros de ces contes sont les êtres les plus sains d'esprit qui se puissent concevoir, mais qui passent pour fous aux yeux d'un monde qui, lui, a complètement perdu la boule. Or eux savent où est la boussole. Ils en sont les gardiens, comme on dirait les gardiens du Graal.

Chesterton disait : « Le monde moderne est rempli d'idées chrétiennes devenues folles. » Une idée chrétienne devenue folle est au sens propre une hérésie. Et comme on le sait, Chesterton est le gardien et le défenseur de l'orthodoxie, c'est-à-dire du bon sens. Non pas le conservateur paresseux et endormi mais le défenseur vigilant, comme on disait jadis des rois très chrétiens qu'ils étaient les défenseurs de la foi. Les rois ayant disparu, c'est aux poètes qu'incombe

cette tâche. Et la défense dont il est ici question est celle de l'Angleterre de Chaucer, de l'Angleterre dans ce qu'elle conservait encore de libertés médiévales, l'Angleterre du *yeoman*, autrement dit du petit propriétaire foncier, l'Angleterre rurale de Hardy et de Cobbett aux prises avec la pieuvre de l'industrie transnationale et mondialiste. La Bête ou Mammon, car il faut bien se décider à appeler les choses par leur nom.

Les héros de Chesterton sont dans la lune depuis que la terre est éclairée par le soleil de Satan. Nietzsche rêvait du surhomme. Eux tâchent, plus modestement mais non moins héroïquement, de conserver leur humanité et la glèbe de leur petite patrie dans un monde de non-hommes. Ils datent de la marine à voile, de la chevalerie, du tir à l'arbalète, de l'arme blanche. Chesterton croyait-il en 1925 qu'avec de telles armes l'on pouvait encore percer l'épiderme de l'hippopotame de la modernité ? Ce livre en tout cas en tient la gageure.

Chaque histoire tient du syllogisme, du théorème car Chesterton ne fait rien que selon les règles de la plus stricte logique. Il faut un centre pour qu'autour de lui tourne la ronde de l'excentricité, laquelle, par un inversement des valeurs propre à la modernité, se trouve être le véritable centre. Et le narrateur nous tient en haleine comme Schéhérazade tenait le sultan en suspens. C'est ainsi qu'au Moyen Age, une dame n'accordait sa main qu'au chevalier qui avait réussi à triompher d'un certain nombre d'épreuves. Ces personnages forment une autre table ronde, une société secrète de conspirateurs contre les puissances établies de la Banque et de la City. Tels les dieux d'Homère, ils sont auréolés d'une protection spécifique qui tient à la fois du cérémonial et de la magie.

Insensibles aux fatigues de tant d'aventures où les jette inlassablement leur créateur, ils semblent infiniment dispos pour de nouveaux jeux. La fantaisie la plus échevelée y est bridée par une armature théologique des plus orthodoxes. C'est ainsi qu'enchaîné, l'oiseau peut voler.

Il y a des époques où être sage, c'est être fou. Chesterton fut ce fou-là. Tandis que la littérature romantique et décadente, sous prétexte d'originalité et de nouveauté, mettait sens dessus dessous les notions du bien et du mal, du beau et du laid, du juste et du faux, l'auteur de *La Sphère et la Croix* s'obstinait à imprimer sur la figure des choses leurs vrais et vieux noms en langue chrétienne. Tandis que la critique, sous prétexte d'intelligence et de pénétration universelles, s'honorait d'une renonciation systématique à juger, qui n'est que le pédantisme de l'impuissance, il affirmait, lui, le vieux chouan combatif, que la pensée qui ne juge pas et ne conclut pas n'est qu'une larve de pensée.

Tandis que l'histoire, appesantie par le fatalisme des philosophies allemandes, livrait de plus en plus ses opinions à la remorque des événements, il soutenait le devoir de la pensée et de la conscience à qualifier et à mépriser, s'il est méprisable, le fait accompli. Une énergie humaine appliquée au bon droit a toujours le pouvoir de changer le cours des faits. Bref, il défendait contre vents et marées le principe le plus battu en brèche par la modernité, à savoir le principe d'identité.

Risque et combat

Un récit de Chesterton, c'est d'abord une aventure exceptionnelle et flamboyante. Une opinion courante veut que plus le héros est grand, plus il se confond avec

tout le monde, se fond dans la grisaille ambiante et a de chances d'atteindre à l'universalité. Chesterton, lui, croque des types fantastiques, des excentriques, des lunatiques au sens propre.

Pour ces héros si actifs, si ardents, le monde est un champ de bataille où les bons repoussent perpétuellement les mauvais, l'esprit aussi tranquille que des guerriers entrant au Walhalla,¹ car ces méchants sont de telle sorte qu'on ne peut faire autre chose que de les boxer ou de les pendre. (Chesterton est un homme du combat singulier, de la *disputatio* au sens scolastique, et non du dialogue au sens contemporain, qui n'est que du bla-bla.) Un personnage de Chesterton est quelqu'un de très romanesque qui se figure que l'aventure le guette à chaque coin de rue et qui ne se déplace qu'armé d'une canne-épée.

Le péché contre l'esprit, écrit Chesterton, n'est pas de se laisser aller à l'orgueil mais à une déconcertante humilité. Voilà la grande chute, celle dont les conséquences déplorables font que le poisson oublie la mer, le bœuf la prairie, le citadin la ville, le chevalier sa dame et l'homme le paradis.

Notre époque voudrait être un âge de tout repos où le risque, les surprises, les chocs, les souffrances seraient bannis.

Triste attitude. Quand presque tous les intellectuels de son temps se mobilisent pour la défense des causes humanitaires, Chesterton dit l'héroïsme des existences ordinaires, le charme de la vie domestique et du patriotisme et la puissance de la littérature populaire. Il chante la magnificence du petit commerce et de la petite propriété, ainsi que celle des vœux imprudents.

On a poussé la révolte contre les vœux jusqu'à attaquer ceux du mariage. Des gens ont inventé une formule qui est une contradiction dans les termes : l'amour libre. Comme si un amant avait jamais été libre, comme s'il pouvait jamais l'être. C'est le besoin de se ménager une retraite qui stérilise le plaisir moderne. On rencontre partout le désir insensé de jouir du bonheur sans le payer. Cela n'est pas vivre.

L'esthète, le dilettante peuvent éprouver des petits frissons, mais il est un tressaillement que seuls connaissent le soldat qui se bat pour son drapeau et l'amant qui fixe ses choix. Il est bon d'être marié, il est bon d'appartenir à une patrie, de même qu'il est bon et plaisant pour un homme d'être bloqué par la neige. Cette expérience nous force à comprendre que la vie est une chose non du dehors, mais du dedans. Ce qui rend la vie si intéressante, c'est cette grande limitation naturelle qui nous oblige tous à supporter ce que nous n'avons pas prévu ni voulu. Ainsi le vice de la conception moderne du progrès, selon Chesterton, est qu'il s'agit toujours de renverser des barrières, de rompre des liens, de briser des tabous, de rejeter des dogmes. Or l'homme ne peut vivre sans dogmes, pas plus qu'il ne peut vivre sans Dieu. Dans la ville des petits péchés où abondent les portes de sortie, dans la ville où le péché même a perdu son nom, voici qu'une flamme s'élève du port pour annoncer que le règne des lâches est terminé et qu'un homme brûle ses vaisseaux.

G.K. Chesterton



1 • Dans la mythologie germanique, il s'agit du palais d'Odin où se retrouvent les plus valeureux guerriers tués au combat. (n.d.l.r.)

« Quand j'ai rencontré le christianisme, écrit-il, je réalisais que je m'étais battu depuis mon enfance avec deux ingouvenables et sans rapport apparent, le monde et la tradition chrétienne. Or je venais de découvrir ce trou dans le monde : le fait qu'on doit, d'une manière ou d'une autre, trouver un moyen d'aimer le monde sans s'asservir. Et d'autre part, je trouvais ce trait saillant de la théologie chrétienne, pareil à une sorte de pointe rugueuse, cette instance dogmatique, du fait que Dieu est une personne et qu'il a fait un monde distinct de lui-même. Or la pointe du dogme s'adaptait exactement au trou qui était dans le monde. Evidemment, elle avait été faite pour y entrer et c'est alors que la chose étrange se produisit : dès que ces deux parties des deux machines se furent emboîtées l'une dans l'autre, toutes les autres parties s'adaptèrent et s'emboîtèrent avec une exactitude fantastique. »

Du dogme à la morale

La déesse Raison a tué la philosophie au XVIII^e siècle qui se nommait rationalisme et elle l'a tuée sans retour, car elle l'a tuée en lui donnant gain de cause. Vaincu par son triomphe, le diable a changé de batterie. Il ne dit plus aux hommes de se passer absolument du christianisme, mais il les engage à modifier le christianisme. Il ne leur présente plus le christianisme comme une absurdité honteuse : il le leur présente au contraire comme une excellente doctrine humaine. Il veut bien que ce soit la meilleure des choses, pourvu que ce soit une chose humaine ; il consent à faire de Jésus-Christ le plus brillant éloge, pourvu que Jésus-Christ ne soit pas Dieu.

Or, pour atteindre ce résultat, pour obtenir un christianisme purement humain, savez-vous le procédé le meilleur ? C'est de séparer la morale du dogme et de dire aux hommes : la morale évangélique est sublime. La morale, tenez-vous en là. Au fond, tous les peuples ont la même morale ; ils n'en diffèrent que par les dogmes particuliers : c'est la morale qui rapproche les hommes ; c'est le dogme qui les divise. Nous accordons au christianisme toute sa morale : qu'il nous fasse du côté du dogme quelques concessions et nous allons tous être d'accord. Et tout cela en vue de la paix entre les hommes, les peuples, les religions.

Bien sûr, on peut se demander ce qui restera de chaque religion particulière si toutes renoncent à leurs dogmes particuliers qui, pour le catholicisme, prétendent à l'universalité. Voilà du moins ce que le diable, ce bon apôtre, était tenté de dire aux hommes du XIX^e siècle. Je doute qu'il soit aussi zélé aujourd'hui pour prêcher les sublimités de la morale évangélique appliquée à l'homme particulier, car il y a là des exigences qui sont plus difficiles à avaler que des couleuvres. Le diable, lui aussi - progrès des temps oblige -, a dû mettre pas mal d'eau dans son vin, au point qu'on ne distingue plus très bien l'un de l'autre.

Les mots eux-mêmes ont subi un glissement sémantique. *Humain*, dont on se rengorgeait tant au XIX^e siècle, est devenu... *humanaire*. Mais comme tout bouge, on n'en restera sûrement pas là. Jusqu'au jour où les mots auront perdu toute espèce de sens et de saveur.

G. J.